

Clés de lutte

Trois auteurs sur le retour de la politique dans la littérature

Le festival Paris en toutes lettres, qui s'ouvre aujourd'hui et se prolonge jusqu'à dimanche (1) manifeste cette année un fort tropisme politique. On se lèche par exemple les neurones à lire le résumé de la mise en scène de *Jeanne d'Arc* de Nathalie Quintane : « *La France attend-elle encore une vierge bergère pour la guider ? Elle est là, devant nous, offerte à nos fantasmes et à nos interrogations. Comment sauve-t-on la France en période de crise ?* » Une lecture fleuve des *Misérables* s'intitule bravement « *Victor Hugo : "l'Insurrection qui vient"* ». Plus loin, des « *Voix réfractaires* » lisboètes se font entendre, on se rencontre autour des « *Désordres* » ou de « *Écriture et engagement* ». Atiq Rahim parle de l'Afghanistan et Ron Lesherr imagine l'Iran. Jean-Charles Massera lamine la mondialisation.

Y a-t-il un retour de flamme des écrivains pour la chose politique ? La question n'a guère de sens, mais elle a plein de réponses. Comme le dit l'Algérien Kamel Daoud, auteur des nouvelles du *Minaure 504* et invité dimanche à discuter des « *printemps arabes* », il y a des pays, des dictatures, où c'est la politique qui cherche des noises au réel, qui le « *surpolitise* » et vient de fait titiller la littérature. Tout acte d'imagination y est résistance. On voit du coup que parler de « *littérature engagée* » n'a de sens qu'en démocratie, quand il s'agit de faire progresser encore un peu celle-ci. Or, l'idéologie libérale, telle que la décrit Emmanuelle Heidsieck, coercitive, « *vorace* » (le terme est de Jean-Pierre Ostende, autre invité de Paris en toutes lettres), nous fait croire à l'achèvement de la démocratie. On en aurait atteint le point de perfection. Le concept de « *engagement* », par une pirouette transmoderniste, devient par conséquent moisi, obsolète, réservé aux soixante-huitards attardés, puisqu'il n'y a plus rien à corriger, plus rien contre quoi lutter, à l'intérieur du moins. L'auteur de *Vacances d'été* (qui sera présente samedi) a choisi de remettre en scène, au contraire, la lutte des classes dans son roman, et de dénoncer cet aplatissement par la « *même high-tech* » et « *la même passion pour la voile* », qui ont fini par faire croire aux employeurs et aux employés qu'ils n'avaient plus rien à discuter, ni donc rien à construire.



DESSINS
OLIVIER MARBEUF

En poussant le bouchon politique un peu plus loin, on a évidemment envie de dire qu'un écrivain, par définition, fait de la politique. Même s'il raconte ses deuils et ses désirs, pousse sa complainte familiale, il témoigne justement, et même malgré lui, de la situation qui le pousse à ce retrait. C'est la théorie sartrienne de l'engagement : « *Chaque parole a des retentis-*

sements. Chaque silence aussi. » On pourrait noter aussi plus largement que l'art est la fabrique des représentations : or, quoi de plus politique que de disputer des représentations

qui fondent le vivre-ensemble ? Dès que je crée, je partage. Raison pour laquelle, paradoxalement, la poésie est la forme de littérature la plus politique, celle qui change la façon d'écrire le réel et prend à l'occasion soin, dixit Jean-Marie Gleize, des « *mots, perdus, usés, salis* ».

ÉRIC LORET

(1) <http://www.parisen toutes lettres.net>

«La poésie est un acte, en actes» Tarnac palpite sous la plume de Jean-Marie Gleize

«J e crois la poésie "politique" en tant qu'elle concerne le présent, notre présent. Je sais qu'elle a longtemps privilégié le passé (lyrisme nostalgique, jours effacés), et le futur (lyrisme prophétique, lendemains qui chantent). La poésie dite "engagée" était bien diseuse d'avenir. Le présent politique de la poésie ne concerne pas l'avenir mais le présent comme à venir, en train de se faire, de faire. En mouvement, en chantier. Ce qui advient, ce qui vient. Et dont elle fait partie. C'est pourquoi elle est un acte, en actes. De cette idée témoignent, je crois, une revue comme *Nièques* ou un livre comme celui que je viens de consacrer à Tarnac. La formule qui l'accompagne - "La question révolutionnaire est désormais une question musicale" - se trouve dans *Contribution à la guerre en cours* (La Fabrique, 2009). Ecrite en 2001 dans le numéro 2 de la revue *Tiqqim*. Il nous appartient d'en explorer le sens, tous les sens. Je m'y applique. Mallarmé écrit : "Quoi, ce que je dis est vrai - ce n'est pas seulement musique". La musique, adaptée à la langue (conventions prosodiques, etc.), peut (doit) être mise en sourdine. Pour laisser place à ceci : "Est-ce que j'entends la musique de tout ? Oui." Celle des choses et du monde autour, ob-



JEAN-MARIE GLEIZE
Tarnac, un acte préparatoire
Seuil, 170 pp., 18 €.

jective. Ici, avec Mallarmé : John Cage. Et puis, la "résonance". Cette idée de la propagation (d'un mouvement révolutionnaire) par résonance et vibration, on l'entend mieux aujourd'hui, après la révolution tunisienne. Un jeune homme s'immole à Sidi Bouzid, le peuple s'auto-organise à Tunis, puis dans tout le monde arabe. Il s'agit donc d'une autre musique, à laquelle une autre écriture poétique peut donner corps - verbal, littéral. Ou qu'elle contribue à faire advenir. En ce sens elle est "préparatoire", en composition et en résonance avec ce qui, dans le contexte politique, social, historique, se pense et s'accomplit.

Tarnac s'est trouvé la cible d'une action qui se voulait "exemplaire", l'arrestation, en 2008, très médiatisée, d'un essaim de jeunes "terroristes" supposés, sans preuves réelles, avoir saboté un train. Il se trouve aussi que ce village est celui de mon enfance, un village où j'ai reçu, de façon bien ambivalente alors, une éducation fortement marquée par la spiritualité franciscaine. *Tarnac, un acte préparatoire* s'est écrit à la croisée de ces deux axes. En solidarité avec ceux qui sont injustement poursuivis, mais aussi pour ce que représente à mes yeux leur tentative pour proposer, de façon communautaire et ouverte, une alternative à la vie soumise et peu respirable qui est la nôtre (celle où s'exerce la violence d'Etat contre les sans-papiers, les immigrés, les Roms, celle où l'on se suicide quand on est employé chez France Télécom, etc.). Politique expérimentale, concrète. Politique contre la "politique". Dans ce contexte certains mots, perdus, usés, salis, comme le mot "peuple", ou "communisme", ou "insurrection", reviennent, semblent pouvoir retrouver du sens, un sens. Gilles Tautin, 18 ans, poussé dans la Seine à Flins par les gardes mobiles en juin 1968, avait dans la tête, lui aussi, une autre idée du communisme. Il était élève au lycée Mallarmé. Un fils de Mallarmé, en somme. Mort ainsi, "enfermé dans l'eau". Gilles, comme Mohammed Bouazizi, fait partie de notre présent. Comme aussi peut-être ce François qui marchait pieds nus en compagnie de ses frères et sur le point de construire des cabanes. »

Recueilli par email par É. Lo.

«Un conflit social salutaire» Emmanuelle Heidsieck au rapport des forces

«L'histoire [de *Vacances d'été*] se passe en Provence. Il y a le maître de maison et le gardien. Ces deux hommes ont en commun des goûts, des affinités, si bien qu'ils finissent par s'imaginer presque semblables, même vie, même high-tech, même passion pour la voile. Mais, en fait, cela ne colle plus. Avec la montée de la précarité, l'écart s'est trop creusé, les classes moyennes n'englobent plus les trois quarts des Français. L'offensive des libéraux a revisité le compromis de 1945, subrepticement. Dans le roman, il y a d'abord une certaine gêne : maître et gardien ne savent plus comment se situer, s'approcher. Le gardien a davantage souffert matériellement, trop souffert, et soudain, on passe de la gêne à un mépris réciproque, dont ni l'un ni l'autre n'avait conscience, puis, carrément au conflit. Un conflit social salutaire parce qu'il remet un peu les choses à leur place. A partir de là, il y a l'idée de l'émergence de nouvelles classes sociales fondées sur des communautés de destin liées au métier, l'idée que l'on va se tourner vers ses pairs. Nous sommes tous en train d'attendre qu'il se passe quelque chose. Dans le livre, ça y est, c'est arrivé. La révolte a eu lieu. La riposte. Du coup, on est déjà dans l'après-révolte et le gardien s'interroge : cela sera comment d'avoir gagné, d'être dans un rapport de force rééquilibré ? Les gestes, la parole, les codes relationnels ? Ce sera différent, ce sera comment ? »

«Votre livre est aussi politique dans sa forme...»
«Aujourd'hui, la littérature engagée est suspecte. Ce préjugé constitue pour moi une stimulation ludique et intellectuelle : puisque c'est interdit, je vais mettre dans le roman des éléments politiques et sociaux tels que la Sécu ou le dialogue social, qui sont pour nous une musique d'ambiance, qu'on entend à peine. Notamment, il est vrai, parce qu'elle est rébarbative, qu'on n'y comprend plus grand-chose. Et là, je mets le son à fond. Le politique et le social, c'est un matériau de langage passionnant à utiliser, assez technique, du coup poétique. Il est en toile de fond de notre inconscient. C'est pourquoi, il y a comme une impression de soulagement à le mettre en avant, à sortir du non dit, à révéler ce qui est visible mais qu'on ne voit pas. On entend des bribes sans réaliser, par exemple, que les négociations syndicales sont des lieux de pouvoir majeurs, dont les décisions vont façonner nos vies : flexicurité, ruptures conventionnelles, montant des Assedic... Des lieux d'ailleurs très romanesques, faits de luttes et de stratégies à forte intensité mélodramatique qui nourrit la fiction. Il est intéressant de montrer que l'offensive libérale sur le modèle social détermine nos destinées et que nous avons une marge de manoeuvre minuscule dans ce contexte implacable. Le maître et le gardien dans *Vacances d'été* sont dans ce cas. On les voit d'abord en train de faire bonne figure puis de se débattre. Que font-ils de ce qui leur reste de libre-arbitre alors qu'ils sont déjà bien éprouvés par la vie ? Ce qu'ils vont décider en pleine grève, en plein conflit social, va les définir. »

EMMANUELLE HEIDSIECK
Vacances d'été
Léo Scheer/Laureli, 128 pp., 16 €.



EMMANUELLE HEIDSIECK
Vacances d'été
Léo Scheer/Laureli, 128 pp., 16 €.

Recueilli par email par É. Lo.

«On est confronté à ceux qui vous refusent le droit de rêver» Des nouvelles algériennes de Kamel Daoud

«D ans les systèmes politiques fermés, les régimes de dictature par la force ou par la propagande intensive, je crois qu'on ne peut écrire que deux genres de livres : les *Chants de Maldoror* de Lautréamont ou 1984 d'Orwell. Soit vers l'exil, soit vers l'engagement. En Algérie, comme dans beaucoup de pays du monde arabe, l'enjeu est vital : il s'agit du sens et surtout de l'exercice de la liberté. Du coup, quand on écrit, quand j'écris, je défends une liberté ou je lutte pour l'avoir. Ce fut le cas en Europe de l'Est il y a quelques décennies, dans l'ex-Union soviétique, en Amérique latine et donc chez nous dans ce vaste empire qui n'existe pas : le monde arabe. Il s'agit d'espaces "nationaux" où on n'a pas encore tranché dans la légitimité, où le sens est contraint par la surpolitisation du réel imposé par les régimes politiques,



KAMEL DAUD
Le Minotaure 50a
Sabine Wespieser
éditeur, 112 pp., 13 €.

où la liberté n'existe pas ou si peu et où, dès qu'on commence à vouloir rêver, on se retrouve confronté à ceux qui vous refusent le droit de rêver.

J'ai grandi dans le pays de la post-indépendance où l'on parle de colonisation, de nationalisme, d'histoire et de mémoire. Je ne peux écrire que si je démantèle le discours qui "écrit" à ma place : le discours politique. Le personnage devient donc un militant, le roman un récit d'engagement et la description une brèche qui se creuse dans le décor triomphaliste des dictatures. »

«Mon livre avait remplacé "mon histoire"», écrivez-vous. La littérature est-elle une solution ?

«La littérature est un début de solution parce qu'elle exprime pour moi le début d'une liberté, une alternative, une dissidence face aux sens imposés. Quand on écrit, on se libère ou on s'enfuit. C'est le début d'une solution ou, du moins, le refus d'une solution qui a prouvé son échec. En Algérie, les espaces de liberté sont restreints et si les socialismes ont été proclamés morts, la "culture nationale", les propagandes "d'authenticité" et les "soviétismes" du sens sont encore puissants. Quand j'écris, je refuse, et celui qui lit proclame le désir d'être libre. Dans des systèmes politiques comme celui de l'Algérie, la distance est encore mince entre le manifeste et le roman et ce, pour des raisons évidentes pour ceux qui vivent dans des pays comme le mien. »

Les thèmes de la distance, du labyrinthe sont récurrents. Est-ce une question de cheminement et d'effort ?

«Tout à fait. L'étrange destin de chaque Algérien et de chaque écrivain algérien est qu'il se voit imposer un périple individuel de reconstruction du passé et de la mémoire, de restitution du présent et de désaliénation du futur, même si le mot est passé de mode. Le labyrinthe est le versant visible de ce périple, sa géographie en quelque sorte. L'histoire algérienne, pour un enfant du manuel scolaire "socialiste" comme moi, a été un effort personnel, physique et individuel de reconstruction, de quête et d'enquête. J'ai donc aimé ces personnages qui naissent de l'effort fait, des errances dans les labyrinthes et du muscle contre la distance qui sépare la vérité de la falsification. »

Recueilli par email par É. Lo.

